

Grand Homme : mort et vie à Palm Island, de Chloe Hooper

Présentation et potins, articles sur *Grand homme* dans *Le Monde*, *Libération*, *Le Matricule des anges*
+ extrait d'une interview dans *Sunday Arts*

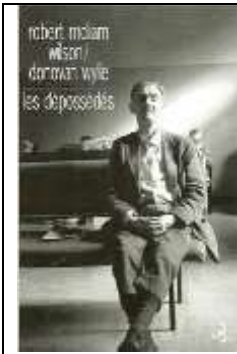
Ses trois livres sont publiés chez Christian Bourgois :

- *Un vrai crime pour livre d'enfant*, 2002, traduit en 2002
- *Grand homme*, 2008, traduit en 2009
- *Fiançailles*, 2012, traduit en 2013

Chloe Hooper, née en 1973 en Australie, semble connaître de bonnes fées : elle avait juste publié des textes courts quand elle était à l'Université de Melbourne, puis à 23 ans elle a obtenu une bourse pour l'université de Columbia à New York, où elle a suivi un cours d'écriture créative ; son premier roman a été écrit dans ce cadre. Alors qu'elle était



à cours d'argent et d'agent (important aux USA), Philip Roth lui suggère de le montrer à son agent, le célèbre Andrew Wylie, dit "le Chacal", agent – excusez du peu – de Nabokov, Borges, Philip Roth, Salman Rushdie, Calvino, Lou Reed, Andy Warhol... (comme le raconte *Le Monde*). Wylie vend le roman à 13 pays et fait également un coup double pour les deux romans suivants avec une avance de 300 000 \$, un chiffre que dément l'éditeur Penguin (voir <http://www.smh.com.au/entertainment/books/interview-chloe-hooper-20120816-249js.html>). Après son premier roman, *Un vrai crime pour livre d'enfants*, elle retourne vivre en Australie où elle reçoit le Walkley Award (qui distingue les meilleurs journalistes australiens) pour ses articles relatifs à l'enquête concernant la mort de Cameron Doomadgee, parus dans *The Monthly*, puis dans des journaux internationaux. De ces reportages et investigations, elle décide de faire un livre qui ne serait pas la simple reprise de ses articles mais une œuvre à part entière. Son compagnon est l'écrivain [Don Watson](#), de 33 années son aîné, avec qui elle a un fils.



Salué par Philip Roth comme un « *polar moral qui traite du pouvoir, de la misère et de la violence* », *Grand Homme* s'inscrit dans la tradition des reportages littéraires de premier plan, entre *De sang-froid* de Truman Capote ou *Les Dépossédés* de Robert McLiam Wilson.

Les mauvaises langues signalent que Chloe Hooper aurait suivi les cours de creative writing de Philip Roth

(<http://derwentandtamarchambers.com/2012/11/chloe-hoopers-tall-man/>)

Les avis pas très chauds du groupe sur *De sang-froid* :

http://www.voixauchapitre.com/archives/1999/sang_froid.htm



Le Matricule des anges

A partir d'un fait divers à la fois tragique et banal, Chloe Hooper nous fait découvrir un pays d'abandon et de désespoir - celui des derniers Aborigènes.

L'essor technologique et économique de l'Occident (aujourd'hui interrompu - pour toujours ?) fut dû en partie, on le reconnaît maintenant, aux bénéfices de l'impérialisme et de l'exploitation coloniale. Le mot d'ordre secret qui l'accompagnait était alors cette recommandation que Conrad place dans la bouche du Kurtz d'*Au cœur des ténèbres* : " *Exterminez toutes ces brutes !* ". De l'Algérie de Bugeaud aux terres lointaines de l'Empire de Victoria, l'heure n'était pas à la pitié envers les races inférieures, ces sauvages à qui nous apportons la civilisation. Alors qu'en France d'aucuns tentent, en catimini, d'inscrire dans la loi les " *bienfaits* " (sic) de cette conquête exterminatrice, l'Australie, elle, sur le modèle de l'Afrique du Sud post-apartheid, s'essaie à la réconciliation : " *Le 13 février 2008, le Premier ministre Kevin Rudd a présenté ses excuses officielles aux générations aborigènes spoliées.* " Mais de telles déclarations sont sans doute dérisoires : c'est bien, au quotidien, dans les têtes et dans la chair de chacun que le passé demeure inscrit.

En novembre 2004, Cameron Doomadgee, jeune Aborigène, meurt en cellule, après avoir été arrêté pour troubles sur la voie publique. Est-il mort suite aux coups infligés par le brigadier-chef Chris Hurley - ou bien le décès est-il simplement accidentel, son foie ayant malencontreusement éclaté ? Alertée par l'avocat de la famille Doomadgee, qui lui demande de suivre l'affaire, Chloe Hooper va y consacrer plusieurs années de sa vie. Si son récit suit, chronologiquement, les diverses étapes (complexes, à épisodes) de l'instruction judiciaire (assez différente de nos procédures), il est en réalité savamment construit, mêlant aux pages de reportage des explications historiques éclairantes ou des aperçus ethnologiques sur les Aborigènes, de beaux portraits, des méditations personnelles. De fait, ce sera pour la narratrice une expérience profonde et douloureuse que cette découverte d'hommes et de femmes qu'au départ elle ne connaissait que de fort loin, à travers les préjugés et les clichés convenus. Elle va enquêter, arpenter ces territoires de la relégation et de la misère (" *une sorte de Goulag tropical* "), rencontrer celles et ceux qui ont perdu pied ou tentent de résister encore, avec leur " *dignité bancale* ", à l'acculturation, au chômage, aux maladies (diabète, épilepsie), à l'alcool qui est pour beaucoup, dès l'adolescence, comme une tentation permanente.

" Une sorte de Goulag tropical "

Par ailleurs, se sentant parfois " *d'une blancheur incandescente* ", elle désire approcher au plus près le mystère de ce policier, blanc comme elle, à la fois ambitieux, honnête et violent, ce géant de deux mètres qui, pendant des années, a accepté de travailler dans ces lieux où certains de ses collègues n'auraient pas même daigné mettre un orteil. Que lui est-il arrivé ? Est-ce la violence qui est contagieuse ? A-t-il ressenti, peu à peu, un dangereux sentiment d'infailibilité et de toute-puissance ? Ou bien le présent ne serait-il qu'une couche superficielle, recouvrant - très mal - de très longues décennies de racisme, d'extorsion et de meurtres ? Ici " *l'histoire est si près de la surface, tellement omniprésente, qu'elle semble se dérouler parallèlement à la vie de tous les jours* ". Même l'espace, le décor de ces vies brutales et délaissées, la végétation et la mer qui baigne ces terres qui pourraient être paradisiaques portent les blessures, les stigmates de ces pratiques qui manquent de faire disparaître totalement ce peuple. Mais sous le christianisme qui apporte à certains d'entre eux un secours aléatoire, un soutien spirituel, la magie ancestrale, parfois, les relie encore aux grands récits du passé, aux mythes de ce " *Temps du Rêve* " - avant que les blancs n'importent leurs cauchemars.

Thierry Cecille
Le Matricule des anges, n° 106, septembre 2009
http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?Id=62159

Le Monde

"Grand Homme", de Chloe Hooper : contre-enquête sur la mort d'un aborigène

Chloe Hooper, après avoir fait ses études à l'université Columbia de New York, vit à Melbourne, où elle est née en 1973. Son premier roman, *Un vrai crime pour livre d'enfant* (en français, éd. Christian Bourgois 2002 et, en poche, Points) avait reçu un excellent accueil critique. Le deuxième, *Grand Homme*, est une entreprise beaucoup plus périlleuse. Elle y prend le risque de la comparaison avec le magistral *De sang-froid*, de Truman Capote. Car, après avoir suivi pour plusieurs journaux australiens l'affaire Doomadgee - la mort d'un aborigène dans un commissariat de police -, elle a décidé d'enquêter plus avant et de tenter de comprendre " *tout ce que l'Australie blanche ne veut pas savoir sur l'Australie noire* ".

Comme l'a dit Philip Roth, ce livre-reportage " *est une sorte de polar moral qui traite du pouvoir, de la misère et de la violence* ". C'est un terrible voyage au cœur des ténèbres (Joseph Conrad est cité) et une tragédie en quatre actes, qui commence le 19 novembre 2004. A Palm Island, une petite île au large de Townsville, en Australie, dans le nord du Queensland, le brigadier-chef Chris Hurley arrête Cameron Doomadgee, un aborigène de 36 ans, pour trouble à l'ordre public. Comme beaucoup de membres de sa communauté, Cameron tente de mettre à distance la misère et les humiliations en buvant à l'excès. " *Ce matin-là, il s'était complètement cuit à la bière, au vin et au goom - un mélange d'eau et d'alcool à brûler* ".

Quelques heures plus tard, Doomadgee meurt. L'autopsie conclura à un décès par " *épanchement de sang dû à des lésions internes* " et précisera que le corps porte de nombreuses ecchymoses. Doomadgee, à l'évidence, a été passé à tabac. Mais les affaires de violences policières étant identiques dans le monde entier, on assiste aux mensonges habituels : Chris Hurley ne sait pas comment Doomadgee est mort, puisqu'ils ont seulement trébuché ensemble quand il a voulu le mettre en cellule, et qu'ils sont tombés l'un sur l'autre, ou plutôt l'un à côté de l'autre... Plus de deux ans de procédure, des émeutes raciales, un procès et l'acquittement d'Hurley. Une banalité internationale. Généralement, on s'en tient à ce triste constat et à quelques commentaires indignés dans les journaux de sensibilité de gauche.

L'art de la description

Chloe Hooper, elle, a voulu savoir. A la fois qui était Doomadgee et qui est Hurley. Elle a mis au service de son récit l'art de la description minutieuse qu'on avait remarqué dans son premier livre. Guidée par un personnage magnifique, Elizabeth Doomadgee, la sœur de Cameron, elle a vu, de l'intérieur, ce que vivent les aborigènes, et comment, au fil des années, on a détruit ce peuple et cette culture.

Elle a travaillé à la fois sur tous les dossiers de l'affaire, et a fouillé le passé de ces deux hommes. Sans aucun manichéisme. Elle envisage même qu'Hurley pourrait être innocent, lui qui joue volontiers les fiers-à-bras mais n'a jamais été catalogué comme un flic raciste.

Pour la première fois dans l'histoire de l'Australie, " *un officier de police était tenu pour responsable d'un décès en garde à vue* ". C'était la conclusion de l'adjointe du coroner, mais elle n'avait pas le pouvoir d'inculper. Le procureur n'a pas suivi. Devant l'émoi suscité par toute l'affaire, le ministre de la justice s'en est mêlé, a demandé une contre-expertise, et Hurley a finalement comparu pour homicide involontaire. Le juge a insisté pour rappeler aux jurés qu'il ne s'agissait en rien d'un procès concernant " *les affaires aborigènes* ". Tout le livre passionnant de Chloe Hooper démontre, page après page, de drame en drame, l'absolu contraire.

Josyane Savigneau
Le Monde, 10.09.2009

http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/09/10/grand-homme-de-chloe-hooper_1238332_3260.html#2DZSUdouAqFETp8d.99

Crime à Palm Island

A travers la mort d'un aborigène, en 2004, l'Australienne Chloe Hooper explore les survivances de la société coloniale. Au nord-est de l'Australie, il est une île entourée d'eau cristalline, avec des montagnes couvertes de forêts, du sable blanc et fin, des chevaux sauvages, trois mille habitants et pas un coiffeur. On pourrait qualifier Palm Island de paradis tropical, mais, comme disait Rimbaud, il flotte **«le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques»**. Les habitants, aborigènes, sont des âmes en peine plutôt musclées. Ils vont et viennent dans la fournaise où leurs ancêtres non massacrés au tournant du siècle passé furent déplacés, militairement évangélisés, comme dévitalisés. Ils sont violents, diabétiques, souvent sourds. Les Blancs ont **«la loi dans la bouche»**, disent-ils. Le problème est qu'on est au pays où **«la loi ne se rapprochait pas de la vérité, mais s'en éloignait»**.

Les **blackfellas** sont généralement saouls dès le matin. Ils pêchent, ils chassent, ils rêvent d'esprits étranges. Il est fréquent que les femmes n'aient plus les dents de devant, car elles ont pris des poings sur la gueule. Quant aux chevaux, on les monte à cru, on les épuise, on les noie : **«Un cheval fut retiré dans un filet de pêche au large. Un autre, en coma dépassé, la tête dans le seau (expression de circonstance). Une jument avait été poignardée alors qu'elle était grosse. Une autre avait eu de l'acide de batterie versé sur ses plaies à vif.»**

La lubie des gosses, au moment où Chloe Hooper enquête sur la mort dont il va être question, est **«de couper les fils électriques des appareils ménagers et d'effilocheur la gaine en plastique à une extrémité pour s'en faire un fouet. Les gens ne pouvaient plus se servir de leur lave-linge, mais filles et garçons de tous âges déambulaient dans les rues en maniant leurs cordons avec l'habileté et la grâce d'un cow-boy. Tous les pétales des lys blancs araignées qui avaient fleuri avec l'arrivée des pluies étaient arrachés. La nuit, on entendait les fleurs se faire décapiter par des coups de fouet qui claquaient comme des détonations»**. Le livre est plein de scènes comme ça. Journaliste, Chloe Hooper sait faire trois choses : enquêter, observer, relater. Romancière, elle compose et donne sa puissance à un monde en état d'enchantement par désespoir et d'apesanteur morale. Sa simplicité le prend et le suspend, comme un bœuf écorché, aux crochets des sensations et des lois.

Côte et foie. C'est ici que, le 19 novembre 2004, un homme de 36 ans, Cameron Doomadgee, est coffré par un brigadier-chef du même âge, Chris Hurley, parce qu'il a insulté son adjoint aborigène. Quarante minutes plus tard, Cameron Doomadgee meurt dans une cellule, œil au beurre noir, côtes enfoncées, foie éclaté. Une émeute aborigène est réprimée (durement, mais moins qu'aux temps de la conquête, où certains Blancs revenaient d'expéditions punitives avec des colliers d'oreilles). L'affaire devient d'État. L'instruction est plusieurs fois interrompue. Le procès a lieu dans une salle surchauffée où les coups de vent dispersent les feuilles du coroner. Le 18 juin 2007, un jury innocente le policier. Le fils du mort, Eric, s'est pendu dans la forêt dix mois plus tôt.

Au procès, les témoins aborigènes ne comprennent pas les questions qu'on leur pose. Ils ont tendance **«à acquiescer à tout ce qu'on leur dit, de façon à faire preuve de politesse, à éviter tout conflit et à quitter la barre le plus vite possible»** : les avocats appellent ça la **«participation injustifiée»**. L'un des principaux témoins répond aux juges sans même comprendre que celui dont on parle, Cameron, a été tué. On finit par le lui expliquer, il rentre chez lui et tente de s'immoler. Les aborigènes ont un côté Bartleby, ils préféreraient ne pas et ils savent se bousiller pour ça. Une extraordinaire dignité s'élève de ce patient suicide quotidien.

Chloe Hooper a 31 ans quand Cameron est tué. Elle est reporter, a écrit un roman (**Un vrai crime pour livre d'enfant**, Christian Bourgois), suivi un atelier d'écriture de Philip Roth aux États-Unis. Embrigadée par un avocat militant d'une énergie morale inépuisable, elle lit les rapports, suit l'instruction, regarde les vidéos du poste de police, assiste à chaque événement, fréquente les témoins et la famille de Cameron, lit les témoignages datant de la conquête du territoire. Deux ans et demi d'enquête et d'expérience, au cours desquels elle s'enfonce, jour après jour et lieu par lieu, dans les vies du policier, de sa victime et du monde qu'ils partagent - ou ne partagent pas. Elle le conte sans effet de style ou d'imagination - que pourrait-on inventer sur un pays où, à la saison des pluies, les requins se mettent à tourner autour du bétail dans les champs inondés ?

« Poubelle ». Et peu à peu remonte le crime colonial de l'Australie. Sa mémoire est dans chaque geste, chaque rivière, chaque arbre. Elle creuse et transforme des hommes ordinaires. Voyez Chris Hurley. Il a tout, apparemment, du flic raciste. Mais il ne l'est pas. Il a au contraire choisi de travailler dans ces lieux du Nord où aucun autre ne veut aller. Il s'est mêlé aux aborigènes, a aidé leurs enfants, il a eu des histoires avec leurs femmes. Souvent capable du meilleur, quelquefois du pire, il a fait régner sur son territoire une loi tantôt douce, tantôt brutale, toujours affective. Sans doute a-t-il agi par ambition, en choisissant une région dure pour monter plus vite en grade. Mais quelque chose l'a saisi. Il ne peut plus quitter le Nord, sa chaleur, ses zombies. Il mesure deux mètres et certains ont fini par l'appeler Grand Homme. Grand Homme est un **«mélange local du yéti et du croque-mitaine»**. Il a de grands pieds, des yeux rouges. Il bouge avec le vent et sent **«aussi mauvais qu'une poubelle»**. Une femme dit : **«On sent la chèvre morte, on sait que ce truc il était autour de nous. S'il t'attrape, c'est qu'il va te tabasser, mais pas te tuer.»** On peut en conclure qu'il fait des exceptions.

Philippe Lançon

- VIRGINIA TRIOLI: The attraction of nonfiction for fiction writers is really intriguing to me. And there's been, I think I would suggest in the last ten years in Australia, in particular, a real passage of some of our best fiction writers moving across and trying their hand at that. As a journalist, that intrigues me too. And I guess a part of me says, "That's my turf. Bigger off." What was the attraction for you?
- CHLOE HOOPER: Well, the lovely thing about nonfiction is that you're sort of dumped out of the boat and the tide takes you somewhere and you... With fiction you're swimming desperately, hoping that you'll move to the shore.
- VIRGINIA TRIOLI: Ah, so you find it an easier ride, do you?
- CHLOE HOOPER: No, not at all. Although I did think that it might have been easier, but I was wrong.
- VIRGINIA TRIOLI: (LAUGHS) That's what I was hoping to get from you.
- CHLOE HOOPER: It's not easier. It's not easier. It's not easier. And you have to be so diligent. I have an office which is full to the brim of papers and court documents and historical documents, and wading through those has certainly... The tide might have taken me somewhere, but it seems to have been to bureaucracy... in a lot of ways. But the lovely thing about writing nonfiction is you're out in the world, rather than in your office by yourself for two or three years, which is what happens when you write a novel.
- VIRGINIA TRIOLI: Helen Garner pays tribute to you on the back of your book *The Tall Man*. And, of course, she's best-known in most recent years, for her nonfiction writing too. But I understand your influences are probably more strongly towards the American nonfiction stream of writing. Is that fair to say?
- CHLOE HOOPER: It probably is, in that I went to New York as a student at 22, and that's really where I started to read nonfiction more seriously. So I'm a great admirer of Helen's work, but I also really enjoy Joan Didion and Janet Malcolm and Norman Mailer. A lot of the best nonfiction work, really, in the last 50 years has come from the States.
- VIRGINIA TRIOLI: When you were in America, that sounds like a fascinating time. You were studying and writing and attempting to make it big there. As the story often goes, it didn't start out so well and you had those early years of struggling to get by and, 'What am I doing here?'
- CHLOE HOOPER: Well, that's right, but I was a student at Columbia. And everybody else was going through the same thing, so I guess that made it a little bit easier.
- VIRGINIA TRIOLI: And I guess you had a key contact who was crucial for your next move on, and a manuscript ended up being read by the stellar literary agent Andrew Wiley. What sort of agent has he turned out to be? He has a ferocious reputation as screwing down great deals for writers and having a savage mind.
- CHLOE HOOPER: Well, he really should have been a general in a... in an old campaign.
- VIRGINIA TRIOLI: He fights for you.
- CHLOE HOOPER: Yeah, he fights for you. And when you're a writer and you're at home struggling with the work, to feel that there is somebody out in the world fighting for you is... very reassuring.
- VIRGINIA TRIOLI: There's a terrific story behind the publication of your first book, the *Child's Book of True Crime*. It was picked up, of course, by Andrew Wylie. And then he went on to negotiate a terrific deal for you for the next book, for the *The Tall Man* with Penguin. The figure that's been bandied around for the advance is \$300,000. I'm just wondering what pressure it puts on you as a writer knowing that there's expectations behind you, a big book deal and big bucks. Does that change the headspace that you need to be in in order to write well?
- CHLOE HOOPER: Well, I think you have to ignore everything but the writing, and I...
- VIRGINIA TRIOLI: But can you ignore that?
- CHLOE HOOPER: Yes, you have to. And I think that those details are often a kind of beat-up. If people are more... If it makes people interested in the book - fantastic. But I don't really think that's a story, and... No, at the end of the day, all you have in front of you are the words on the page. And you have to wrestle with them and get them to be as perfect as you can.
- VIRGINIA TRIOLI: You've got, I think, a manuscript about to go or be delivered to your publisher soon for your next novel.
- CHLOE HOOPER: That's right.
- VIRGINIA TRIOLI: Has anything changed in the way that you approach the task of writing, having spent so much time in nonfiction?
- CHLOE HOOPER: Well, this book has been quite an intense one to work on and the material hasn't been easy often. So, in a way, writing this novel, it's a bit like getting into a warm bath after being in the sea. I do see myself as a fiction writer, and I put the novel aside because I felt this was a story, *The Tall Man* was a story I had to tell. And it will be nice. It will be a bit like getting back to my life again.
- VIRGINIA TRIOLI: Can you imagine returning to nonfiction?
- CHLOE HOOPER: Of course. Yeah. It will have to be, again, a story that would get under my skin like this one did.

Sunday Arts
09/11/2008

<http://www.abc.net.au/tv/sundayarts/txt/s2415259.htm>